**Lucien Jerphagnon, Au bonheur des Sages, Desclée de Brouwer, 2004.**

Le terme de philosophe désigne donc beaucoup de monde, et recouvre des réalités fort disparates, qui vont de l’exemplaire au lamentable. Il y a les philosophes par vocation, entrés en philosophie comme on entre en religion : un Thraseas, un Helvidius, un Epictète, un Marc Aurèle, un Plotin, un Porphyre… Il y a aussi le professionnel de la psychagogie (1), placier en bons conseils, mais aussi le conférencier mondain. « Il s’en va, ricane Sénèque, l’air souriant, sous les vivats d’un public ignare », ravi d’avoir « des mots à répéter ». Cent ans plus tard, Taurus (2) vilipende ces gens « qui demandent à lire Platon, non pour embellir leur conduite, mais pour agrémenter leur langue et leur style, et pour acquérir plus de charme ». Plutarque en dit autant : « pour eux, la philosophie est un « jeu de mots et d’idées, renchérit Epictète, qui ne les regardent en rien. » Les uns, donc, cherchent la considération et « affectent dans leur maintien, écrit Pline, le goût de la sagesse ». Epictète dit de même : »Pourquoi cette fière démarche comme si tu avais avalé une broche ?- c’est que j’aimerais qu’on m’admire, qu’on me suive, qu’on s’écrie oh, le grand philosophe ! ». (…) Il y a enfin les farceurs : ceux qui trouvent un avantage momentané à passer pour philosophe. Ces fantaisistes ne s’encombrent pas de scrupules : « ils prennent leur manteau, laissent pousser leur barbe, et les voilà qui déclarent : je suis philosophe ! ». Las ! L’homme intérieur ne correspond pas à l’uniforme.